Cap au Nord !

Les trois années passées sur les bancs du CREPS furent consacrées à étudier la psychologie, la physiologie, l'anatomie et bien entendu la pédagogie. Notre promotion, au terme de sa troisième et dernière année, comptait 48 élèves pouvant désormais se prévaloir du titre de professeur adjoint. Nous avions tous hâte de mettre en pratique l'enseignement reçu. Une seule ombre venait assombrir le tableau ! Dans quelques semaines, nous serions en poste, mais aucun d'entre nous ne savait quelle serait son affectation ! Nous avions pour instruction de transmettre nos dossiers au ministère de l'Éducation nationale. La suite ne dépendait pas de nous. Nos candidatures, après examen, allaient être dispatchées auprès des différents rectorats ouvrant des postes de professeurs d'EPS. Cette incertitude, quant à notre avenir, tenait de la loterie. Ainsi, un diplômé originaire du Pays basque pouvait se voir affecté à proximité de la frontière belge, à des centaines de kilomètres de sa famille et de ses attaches. Cet exil pouvait durer 20 ans, avant, qu'au titre de l'ancienneté, *le déplacé* puisse prétendre à un poste et à un retour au pays.

Au nom d'une impartialité de traitement entre tous les nouveaux diplômés, nous étions tenus d'adresser au ministère uniquement les documents requis. Il nous était formellement interdit de joindre à notre dossier des éléments d'ordre personnel pouvant influencer le choix des personnes en charge du dispatching de nos dossiers. Pour ma part, j'estimais que cette règle était une absurdité totale. J'avais obtenu des certifications dans différentes disciplines sportives et je ne voyais pas pourquoi, je devais me résoudre à ne pas en faire mention alors que je m'apprêtais à exercer une activité dont le sport serait l'élément central. Tout bien réfléchi, je me suis dit en pensant à une réflexion de ma mère : qu'est-ce que je risque ? J'ai lesté mon dossier avec mes différents diplômes sportifs, notamment ceux que j'avais acquis en sports nautiques, et j'ai envoyé le tout au ministère. On verra bien !

Quelque temps plus tard, je reçois un appel téléphonique :

- Monsieur Picavet, on a votre dossier en main, avec vos papiers.
- Aïe, me suis-je dit, je vais passer un sale quart d'heure.
- Il y a un poste qui pourrait vous correspondre. Le mercredi après-midi, il faut prendre en charge une activité canoë sur le canal à côté du lycée professionnel. Est-ce que vous vous sentez capable ?
- Oui bien sûr ! ai-je répondu, pour le moins surpris par cette entrée en matière.
- Ah bon, alors c'est très bien !
- D'accord, mais où est-ce ?
- Eu.
- Heu ! Pardon, je ne comprends pas.
- Au lycée d'Eu, à côté du Tréport.
- Ok, je vous demande un instant.

Je me suis jeté sur une carte de France, juste histoire de voir où se trouvait très exactement cette ville que tous les cruciverbistes connaissent, mais dont pour ma part, jusqu'à ce coup de fil, j'ignorais totalement l'existence. Le doigt pointé sur la carte, j'étais aux anges ; ma première affectation allait me conduire sur la côte normande. Moi qui avais passé la majeure partie de mon existence au bord de la mer, je ne pouvais pas rêver mieux !

Je me souviendrai toute ma vie de ma première heure de cours au lycée professionnel d'Eu. Après les présentations d'usage, l'énoncé des consignes et quelques séries d'exercices, j'ai proposé à mes élèves de terminer la classe par un match de foot. Aussitôt dit, aussitôt fait, ils se précipitèrent tous, comme un seul homme, sur le gazon. À fond dans leur match, ils oublièrent très vite ma présence. Comme tous les gamins qui se défoulent sur un terrain de foot, ils se mirent à se charrier, se conspuer et s'invectiver en toute amitié. Dans la vallée de la Bresle, à la limite de la Seine-Maritime et de la Somme, on parle un patois caractéristique, un langage fleuri, assez proche du ch'timi qu'affectionnent tout particulièrement les amoureux de la région Nord. Je me suis régalé en les écoutant se balancer entre eux des expressions typiques de leur région. Grâce à mes nombreux séjours dans le Calaisis, je parvenais à comprendre les blagues et les vacheries qu'ils s'envoyaient à la figure. D'un seul coup, moi qui avais, sans doute, abordé cette première heure avec un peu d'anxiété, je me suis détendu et je me suis laissé prendre au jeu. En quelques minutes, totalement subjugué par leur franc-parler et leur manière si particulière de s'exprimer, j'ai d'abord rigolé de bon cœur, puis tout est allé crescendo, jusqu'au moment où, plié en deux, je me suis écroulé sur le bord de la touche, incapable de contrôler mon fou rire.

J'ai passé de merveilleuses années à Eu, au contact des habitants de la vallée de la Bresle.

En contrepartie de ma formation au CREPS, j'étais tenu par un engagement quinquennal auprès de l'Éducation nationale. Bien décidé à profiter de la vie, je m'étais promis qu'au terme de mes cinq premières années d'enseignement, je demanderais une année de disponibilité. J'avais envie de voyager et de découvrir le monde. Malheureusement pour moi, en 1988, un accident de moto me contraignit à renoncer à mon projet. C'est finalement, au mois de novembre 1989, que j'ai foulé le tarmac de l'aéroport de Québec. J'avais tout lâché, appartement, meubles et voiture, avec l'objectif de parcourir le Canada, en sac à dos. Je m'étais envolé pour l'Amérique en me fiant à mon seul instinct, sans plan précis, uniquement guidé par une envie dévorante de découvrir et d'en prendre plein la vue. Par le biais de connaissances, j'avais consigné dans un calepin les coordonnées de deux personnes : une première à Toronto et une seconde dans le Yukon, à proximité de l'Alaska. Je me suis présenté au Service de l'immigration pour obtenir le visa qui me permettrait de voyager librement au Canada. J'avais dans mon portefeuille 14 000 FRF de l'époque. *A priori*, je remplissais toutes les conditions requises pour pouvoir bénéficier d'un visa touristique ; malgré cela, l'agent de l'immigration examina ma demande avec une certaine circonspection. Je compris qu'il cherchait à savoir s'il avait devant lui un véritable touriste ou, au contraire, un jeune homme qui tentait d'entrer dans son pays pour y travailler illégalement. Au vu de la somme dont je disposais, il m'accorda un visa de tourisme valable uniquement six mois, jugeant qu'avec l'équivalent de 14 000 FRF, il me serait difficile de me déplacer, de me nourrir et de me loger pendant la période hivernale.

Droit dans les yeux, je lui ai affirmé que je savais me contenter de peu et que ma seule envie était de découvrir son magnifique pays, quitte à ne manger que des hamburgers bon marché et à dormir dans des auberges de jeunesse. J'avais débarqué au Québec avec l'intention d'y passer une année, l'immigration m'accordait un visa de 6 mois ; c'était déjà ça ! Cette déconvenue n'a pas entamé mon optimisme. Avant de quitter le hall de l'aéroport, je me suis planté devant une immense carte du Canada et là, j'ai brusquement pris conscience de la démesure de ce pays aussi vaste qu'un continent. En parcourant la carte des yeux, j'ai réalisé que si Toronto était à peine à 800 kilomètres de Québec, il me faudrait, pour rejoindre Winnipeg au centre du pays, parcourir pas moins de 2 500 kilomètres. Mon regard continua à glisser vers l'ouest et s'arrêta sur la ville de Whitehorse, à plus de 6 000 kilomètres de l'endroit où je m'apprêtais à entamer mon périple. Je n'avais pas préparé mon voyage, mais qu'importe, j'acceptais l'aventure sans aucune appréhension.

Pendant six mois, je suis allé de découverte en découverte. La province du Québec, à elle seule, est grande comme trois fois la France. J'ai pu profiter, avant que l'hiver ne s'installe, des derniers jours de l'été indien. J'ai voyagé en train jusqu'au nord du pays. J'ai traversé des forêts profondes, admiré les bois se parant des couleurs de l'automne, vu des lacs aux eaux turquoise, emmagasiné des milliers d'images. Au bout de six mois, je n'avais découvert qu'une infime partie de l'immensité canadienne. Je me suis alors dirigé vers Toronto avec la ferme intention de poursuivre mon voyage. Mes finances étaient au plus bas et mon visa était sur le point d'expirer. En toute logique, j'aurais dû me résoudre à attraper un vol retour vers la France, mais mon regard était résolument tourné vers l'ouest et l'Océan Pacifique. J'ai rencontré et rapidement sympathisé avec mon contact à Toronto. Il fallait maintenant, si je voulais espérer continuer mon voyage, que je tente un coup de poker. J'ai demandé à mon correspondant de me prêter la somme de 4 000 dollars canadiens. Ce n'était pas un emprunt que je lui demandais, seulement la mise à disposition de cette somme pendant quelques heures. Il m'a fait confiance. Les poches remplies de dollars, je me suis présenté au bureau local de l'immigration. Il y avait foule. J'ai pris un ticket me donnant le droit d'intégrer la file d'attente. J'ai rapidement compris que j'allais devoir attendre mon tour pendant au moins deux heures. Je ne me voyais pas perdre mon temps dans une salle d'attente avec pour seul horizon un écran égrenant son compte à rebours. Je me suis dit que, quitte à rater mon tour, j'utiliserai plus agréablement mon temps en allant à la découverte de la ville. Une fois encore, la chance me sourit. Après avoir sillonné la capitale de l'Ontario pendant au moins deux heures, j'ai franchi la porte du bureau de l'immigration au moment même où mon numéro s'affichait sur l'écran central. Je me souviens que l'agent de l'immigration qui me reçut me jetait des regards appuyés et des sourires sans équivoque. Visiblement, ma carrure d'athlète ne le laissait pas de marbre. Est-ce la vue des 4 000 $ ou mon charme qui le convainquirent de m'accorder une extension de mon visa pour une période de trois mois ? Aussitôt après avoir obtenu mon laissez-passer pour l'Ouest canadien, j'ai rendu son argent à mon contact.

Depuis les Grands Lacs, j'ai traversé l'Ontario en direction du Nord de la province du Manitoba. Fatigué de dormir sur les banquettes en moleskine des célèbres bus *Greyhound*, ces infatigables dévoreurs de kilomètres, je m'offrais de temps à autre une nuit dans une auberge de jeunesse. Parvenu aux confins du Manitoba, je suis, un jour, entré dans un pub à la recherche de l'adresse de l'auberge de jeunesse que je ne parvenais pas à trouver par mes propres moyens.

L'endroit était fréquenté par des bûcherons ou des gens qui avaient l'habitude d'affronter les rigueurs du Grand Nord. Lorsque j'ai franchi le seuil de l'établissement, un grand silence s'est fait et toutes les têtes se sont tournées dans ma direction. Il n'y avait dans la place que des bonshommes, plus baraqués les uns que les autres, vêtus de salopettes et d'épaisses chemises à carreaux. Je ne me suis pas senti très rassuré. L'un d'eux m'apostropha :

- Where do you come from?
- France, I'm from France.
- France ! France or France France ?
- Paris, France ! lui ai-je dit en pointant du doigt le drapeau français qui ornait mon sac à dos.

À cette annonce, ces types qui avaient tous l'air de brutes épaisses se détendirent et m'accueillirent avec de larges sourires. Je venais subitement de comprendre que les Canadiens anglophones ne portaient pas spécialement dans leur cœur les Québécois à majorité francophone. Par contre, Paris et la France bénéficiaient d'une image idéalisée, l'endroit que tout habitant de cette planète rêve de visiter un jour. Cette soirée a été mémorable. J'ai quitté le café affublé d'une casquette siglée Manitoba. Elle m'avait été offerte par l'un de ces hommes bourrus, mais tellement fiers qu'un petit Français soit venu de si loin pour découvrir leur pays d'hiver. J'ai finalement trouvé l'auberge de jeunesse que je cherchais depuis plusieurs heures. Le responsable de la structure m'expliqua, plein d'enthousiasme, que son établissement était ouvert depuis déjà deux ans, mais que j'étais seulement la seconde personne à y faire une halte. Une jeune Allemande m'avait précédé une semaine auparavant. Je me suis dit à moi-même : ce doit être ici le bout du monde !

J'ai poursuivi ma route vers l'ouest, le regard toujours émerveillé et mes poches, toujours un peu plus vides ! J'ai traversé les territoires de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie-Britannique. Arrivé au pied de la chaîne montagneuse des Rocheuses, à la frontière de l'Alaska, j'ai obliqué vers le nord en direction du Yukon, territoire mondialement connu depuis la fin du 19e siècle, lorsque l'on y découvrit de l'or. En débarquant à Whitehorse, je n'avais plus un sou vaillant, à peine quatre-vingts dollars, juste de quoi manger et dormir une nuit. Mon billet de retour vers la France se trouvait à presque 7000 kilomètres de distance et je n'avais aucune autre solution de rechange. Mon seul espoir résidait dans un nom, le second nom que j'avais griffonné dans mon calepin avant de quitter la France. Comme souvent dans ma vie, une petite porte s'entrouvrit et tout finit par s'arranger !

Par l'entremise de cette personne, dont je ne connaissais strictement rien, je suis entré en contact avec un marchand de cycles qui me demanda très discrètement si je voulais gagner un peu d'argent, ce qui dans ma situation voulait, tout bonnement, dire travailler en toute illégalité. J'ai bien évidemment sauté sur cette occasion inespérée. Le *deal* était simple. Je devais effectuer, une fois la nuit venue, le montage de vélos tout terrain que le distributeur recevait non équipés. En contrepartie de mon travail nocturne, il m'offrait le gîte et le couvert, plus 10 $ canadiens par jour. Au début, j'ai travaillé dans son atelier de 23 h à 5 h du matin, puis j'ai opéré dans le sous-sol de sa maison, à l'abri des regards indiscrets. Il prenait un risque et moi-même, je jouais gros. Si quelqu'un s'était aperçu de notre manège et nous avait dénoncés aux autorités locales, il aurait écopé d'une amende, quant à moi, j'aurais été jeté en prison

pendant quatre jours avant d'être renvoyé *manu militari* vers la France avec l'interdiction formelle et définitive de remettre les pieds au Canada. J'ai ainsi vécu quelques mois à Whitehorse : touriste le jour et monteur clandestin de VTT la nuit !

Je me souviens avoir eu, au début de mon séjour, quelques difficultés à m'acclimater au Grand Nord. Tout d'abord, j'ai dû m'adapter au climat local et à ses températures polaires. Le plus souvent, le thermomètre affichait -35°, mais par temps sec, c'étaient des conditions tout à fait supportables. Certains jours, le mercure chutait sous les -50°, et là, il faisait vraiment froid. Je me rappelle avoir parcouru la ville, emmitouflé de telle manière que l'on ne voyait plus que mes yeux. Je respirais difficilement. J'entendais mes poumons craquer, un peu comme si chaque bouffée d'air qui entrait dans ma poitrine gelait. Mais en matière d'adaptation dans le Yukon, le plus cocasse fut d'apprivoiser la langue des gens du Grand Nord. Pendant les quinze premiers jours de mon séjour à Whitehorse, je n'ai pas compris un traître mot de leur charabia. Pour un petit Français qui a appris, sur les bancs de l'école de la République, un anglais académique, voire shakespearien, il faut du temps et de la patience avant d'intégrer une façon de parler dans laquelle certaines lettres sont *mangées* et des syllabes sont, au contraire, accentuées à l'outrance.

Je garde de mon séjour à Whitehorse le souvenir émerveillé des aurores boréales, ces étranges phénomènes lumineux que l'on peut observer de nuit dans les régions septentrionales. Pour ne rien rater du spectacle, le week-end, je n'hésitais pas à me lever au beau milieu de la nuit. J'enfilais pantalon, pulls, bonnet et anorak par-dessus mon pyjama et je sortais ainsi accoutré. Je restais de longues minutes dehors, complètement gelé, les yeux rivés au ciel, tentant de ne rien perdre de la lente oscillation de ces mystérieux voiles thermiques qui embrasaient l'obscurité.

Mon travail de monteur me plaisait énormément, comme toutes les activités manuelles que j'ai été amené à pratiquer au cours de ma vie. En quelques jours, j'avais acquis une dextérité et des automatismes qui me permirent d'équiper jusqu'à onze vélos par nuit, pour le plus grand bonheur de mon patron. Je commençais à m'installer dans une certaine routine. J'avais un toit, des repas chauds tous les jours et un peu d'argent de poche. Faisant le point sur ma situation, j'ai pris conscience que j'étais en train de perdre de vue les raisons qui m'avaient conduit jusqu'au Canada. Je travaillais, qui plus est illégalement, mais je ne faisais plus rien d'autre, faute de temps et de moyens. Les jours et les semaines passaient et je savais pertinemment que la fin du voyage approchait. Je me suis résolu à quitter Whitehorse. J'ai annoncé à mon patron que je partais pour Vancouver, la grande ville de la côte ouest que je voulais absolument découvrir avant que n'arrive l'heure de rentrer au pays.

- Je pars visiter Vancouver.
- Est-ce que tu reviendras ?
- Je ne le sais pas encore.
- J'ai absolument besoin de toi pour monter les vélos.
- Ok, mais avec 10 $ par jour, je ne peux pas faire grand-chose.
- Ok, combien voudrais-tu gagner ?
- 10 $ de l'heure ! me suis-je entendu lui dire au débotté.
- Ok, va pour 10 $!

Pas un instant, je n'avais imaginé qu'il puisse accepter une telle demande. Il faut croire que mon rendement justifiait amplement cette augmentation. D'un coup d'un seul, la donne venait de changer de manière radicale.

J'ai réalisé un nouveau périple de 2 500 kilomètres, du nord au sud du Canada, pour arriver jusqu'à Vancouver. J'ai visité cette superbe ville cosmopolite et pleine de charme, résolument tournée vers le Pacifique. Puis après deux nouvelles journées de bus, je suis revenu monter des vélos à Whitehorse.

Avec mon nouveau salaire de 10 $ de l'heure, j'ai rapidement fait des économies. J'ai eu une pensée pour mes parents. Mon père et ma mère n'avaient que très peu voyagé au cours de leur vie, quelques voyages en Europe, mais rien de plus. Je les ai décidés à venir me rejoindre au Canada. Avec mon pécule, j'ai pu louer un grand camping-car. Tous les quatre — mon frère Pierre ayant décidé d'accompagner mes parents — nous avons fait un voyage fabuleux. Nous avons réalisé un périple à travers les Rocheuses jusqu'à la ville de Victoria à la pointe sud de l'île de Vancouver. C'est ainsi que s'est achevé mon voyage au Canada. J'étais heureux d'avoir pu partager des moments privilégiés avec mes parents, mais également heureux d'avoir fait mon chemin sur un continent où tout était nouveau pour moi, sans jamais me départir de mon optimisme, chaque jour un peu plus convaincu que si l'on n'attend rien de la vie, elle nous apporte tout. Il faut seulement croire en la vie.